

beaucoup de faire passer son âme dans son œuvre, quand cette âme montre un esprit convaincu, un cœur généreux, une imagination chaleureuse? N'est-ce pas beaucoup d'avoir une plume assez bien taillée pour que l'intérêt littéraire s'unisse à l'intérêt moral? N'est-ce pas beaucoup, avant toutes choses, de constater que l'exemple, cet argument des logiciens, ce moyen puissant dans l'éducation et dans la vie, restera toujours le démonstrateur populaire et le vulgarisateur par excellence de certaines vérités morales? Tels sont pourtant les mérites de la *Mission des femmes en temps de guerre*, mission sainte, dont l'éloquente histoire est comme le *Self help* de la charité féminine internationale.

EDOUARD HUMBERT.

PAYS-BAS

LE DOCTEUR BASTING

En annonçant, dans notre Bulletin (p. 66), par quelques lignes tracées à la hâte, la mort regrettable du D^r Basting, nous manifestions l'intention de consacrer à sa mémoire une notice plus étendue, et c'est de cette dette de reconnaissance que nous venons nous acquitter aujourd'hui.

Jean-Henri-Christien Basting naquit à Enkhuisen (Hollande-Septentrionale), le 20 septembre 1817. Son père, envoyé aux Indes en 1818, en qualité d'officier d'administration, y mourut trois ans plus tard, laissant une veuve et deux enfants sans la moindre fortune. La veuve, femme énergique et active, donna tous ses soins à l'éducation de ses enfants; mais elle n'aurait pu y suffire si son fils Jean, celui dont nous déplorons aujourd'hui la perte, ne se fût distingué dans ses études par une émulation et un zèle remarquables. Lors du concours d'admission à l'école sanitaire d'Utrecht, en 1835, il obtint l'un des premiers numéros. Après quatre ans d'études, il fut promu au grade d'officier de

santé de 3^{me} classe, passa officier de 2^{me} classe en 1844, et fut nommé, en 1853, officier de 1^{re} classe. Enfin, après avoir reçu le premier grade de docteur à Leyde en 1854, il devint major en 1868, en même temps que chef de bureau au ministère sanitaire.

Dans toutes les garnisons où il fut appelé, on l'apprécia comme un médecin habile, animé de sentiments chrétiens, et dévoué à l'œuvre du service sanitaire, qui lui doit beaucoup. Ce fut pour lui une grande satisfaction de pouvoir dire, au moment de la déclaration de guerre de la France à la Prusse : « Notre service est en ordre sous tous les rapports. » Cette pensée le soutenait visiblement, quand, le 20 août, la maladie le força à se mettre au lit, d'où il ne devait plus se relever. Il s'était marié le 2 août 1854.

Basting avait embrassé avec ardeur l'œuvre de la Croix rouge, et la bénédiction qu'il lui semblait voir reposer sur elle le comblait de joie. C'était une de ses plus chères préoccupations. Huit jours avant sa mort, il examinait encore une petite batterie de cuisine destinée aux ambulances, et qui devait figurer à une exposition à Londres. Au milieu de ses souffrances, il remerciait Dieu de lui avoir permis de se consacrer à cette œuvre humanitaire. Il fut un des hommes qui contribuèrent le plus à faire prévaloir les principes de la Convention de Genève, que l'on traitait généralement d'utopie, et pour lesquels il eut à combattre bien des préventions.

Il profita du séjour qu'il fit à Berlin, en septembre 1863, à l'occasion du Congrès de statistique, pour en entretenir le ministre de la guerre prussien, et obtenir de lui qu'il en parlât favorablement au roi. Enfin il réussit, à force de persévérance, à faire ajouter la question de la neutralisation des blessés et du service sanitaire au programme de la conférence qui devait avoir lieu à Genève le 26 octobre de la même année ; il coopéra ainsi efficacement à son succès. Au reste, il apportait toujours beaucoup d'ardeur et d'esprit de suite dans ce qu'il entreprenait. A l'âge de 40 ans il se mit à apprendre l'anglais ; à 50 il étudia l'italien, et avait commencé l'espagnol l'année qui précéda sa mort, laquelle fut attribuée, par les médecins, à un excès de travail. En été, il était au travail dès cinq heures du matin ; en hiver, il y restait jusqu'à minuit.

Basting est mort, le 24 septembre 1870, d'un cancer au foie, à l'âge de 53 ans. Sa résignation devant de cruelles souffrances, et à

l'heure même de la mort, a été le couronnement d'une vie religieuse et d'une foi inébranlable en la bonté de Dieu. « La volonté de Dieu est bonne », était sa devise.

MÉDAILLE DE LA CROIX ROUGE

M. de Vries, de la Haye, vient de graver les coins d'une médaille qui, par sa remarquable exécution, fait le plus grand honneur au talent de l'artiste.

Cette médaille, frappée en souvenir des sociétés de secours pour les militaires blessés, qui ont déployé en 1870 une si grande activité, rappelle aussi les dates principales de l'histoire de la Convention de Genève; nous désirons, en conséquence, en donner une description dans le *Bulletin international*.

Avers. — Dans le champ, le drapeau avec la Croix rouge de la Convention de Genève, le millésime de 1870 et l'indication du passage de Job xxiv, 12. Ce passage de Job forme la légende : ANIMA - VULNERATORUM - CLAMAVIT. — L'exergue porte : 22 AUGUSTUS 1864 (date de la Convention de Genève).

Revers. — Au centre, l'écusson de Genève et la date du XXVI OCT. 1863 (date de la première conférence). Autour de l'écusson central, sont gravés circulairement, et dans l'ordre suivant, les écussons des pays ayant en 1870 des Comités centraux de secours pour les militaires blessés : Russie, Suisse, Belgique, Bade, Pays-Bas, Danemark, Espagne, France, Hesse, Italie, Portugal, Prusse, Wurtemberg, Saxe, Autriche, Bavière, Suède et Norvège, Grande-Bretagne, Etats-Unis, Egypte.

Comme nous l'avons dit, au point de vue de la composition artistique, le travail de M. de Vries est d'une exécution parfaite, et cette médaille aura sa place dans toutes les collections des numismates; son module est de 42 millimètres; il en a été frappé des exemplaires en or, en argent et en bronze. Nous devons seulement relever une erreur de fait : l'écusson de la Turquie aurait dû remplacer celui de l'Egypte; c'est, en effet, la première de ces puissances qui possède un Comité central de secours.